

Natalia et moi fîmes le triste trajet avec lui jusqu'à l'hôpital. Sa main droite chercha sur les draps qui le recouvraient, toucha le bocal d'eau placé près de sa tête, trouva Natalia. Déjà les rues étaient pleines de monde, tous les ouvriers et les pauvres gens faisant la haie sur le passage de l'ambulance, dont la sirène cornait derrière une escouade de policiers en motocyclettes, qui frayaient la voie au milieu du trafic jusqu'au centre de la ville. Trotsky murmura, en me tirant près de ses lèvres, pour que je puisse l'entendre à coup sûr :

« C'est un assassin politique. Jacson était un membre du Guépéou, ou un fasciste. Plus probablement du Guépéou. » Le vieux réfléchissait au sujet de Jacson. Dans le peu de temps qu'il lui restait, il me dit la manière selon laquelle il pensait qu'il fallait entreprendre l'analyse de l'attentat, sur la base des faits déjà en notre possession : « Le Guépéou de Staline est coupable, mais nous devons laisser ouverte la possibilité qu'il ait été aidé par la Gestapo de Hitler. » Il ne savait pas que la marque de fabrique stalinienne, sous la forme « d'aveux », était dans la poche de l'assassin.

LES DERNIERES HEURES

A l'hôpital, les plus éminents docteurs du Mexique étaient réunis en consultation.

Le vieux, épuisé, blessé à mort, les yeux presque fermés, regarda dans ma direction de son étroit petit lit d'hôpital, remua sa main droite faiblement : « Joe, avez-vous un carnet de notes ? »

Combien de fois il m'avait posé la même question ! — mais d'un ton vigoureux, avec l'insinuation subtile qu'il aimait faire à nos dépens au sujet de « l'efficacité américaine ». Maintenant sa voix était trouble, les mots à peine compréhensibles. Il pariait avec de grandes difficultés, luttant contre les ténèbres grandissantes. Je me penchais sur le lit. Ses yeux semblaient avoir perdu cette lueur d'intelligence vive si caractéristique du vieux. Ses yeux étaient fixes, comme s'ils ne voyaient déjà plus le monde extérieur, et cependant je sentais son énorme volonté repoussant les forces des ténèbres, refusant de céder à l'ennemi avant d'avoir accompli une dernière tâche. Lentement, d'une manière hachée, il dicta, choisissant les mots de son dernier message à la classe ouvrière, péniblement, en anglais, langue qui lui était étrangère. Sur son lit de mort, il ne se laissa pas aller à oublier que son secrétaire ne savait pas le russe !

« Je suis au seuil de la mort, frappé par un assassin politique... Il me frappa dans ma pièce... Je luttai avec lui... Nous... étions en train de parler de statistiques françaises... Il m'a frappé. Je vous prie de dire à nos amis... Je suis sûr... de la victoire... de la IV^e Internationale... En avant »

Il essaya de parler encore ; mais les mots étaient incompréhensibles. Sa voix était mourante, ses yeux fatigués se fermaient. Il ne reprit jamais connaissance. Ceci se passait environ deux heures et demie après l'attentat.

On fit une radiographie de la blessure, et les docteurs décidèrent qu'il fallait opérer immédiatement. Le chirurgien de l'hôpital effectua la délicate opération de la trépanation en présence des meilleurs spécialistes mexicains et des docteurs de la famille. Ils découvrirent que le pic avait pénétré de sept centimètres, détruisant une partie considérable des tissus cérébraux. Quelques-uns des docteurs estimaient le cas sans espoir, d'autres donnaient au vieux une légère chance.

Pendant plus de vingt-deux heures après l'opération, l'espoir qu'il pourrait survivre alternait avec le découragement. Aux Etats-Unis, les amis s'arrangèrent pour envoyer par avion un spécialiste de réputation mondiale, le Dr Walter E. Dandy of John Hopkins. Heure après heure, nous guettions la pénible respiration du vieux, étendu sur son lit d'hôpital. Avec ses cheveux rasés et son bandage, il ressemblait d'une manière saisissante à Lenine. Nous pensions aux jours où ils

avaient dirigé tous les deux la première révolution prolétarienne victorieuse. Natalia refusait de quitter la pièce, refusait la nourriture, et attendait, les yeux secs, les mains serrées, les articulations blanches, pendant que les heures passaient une par une durant cette longue et horrible nuit, et le jour suivant qui n'en finissait pas. Les rapports des docteurs notaient des signes favorables, une amélioration occasionnelle, et, jusqu'au dernier moment, nous continuions à penser que d'une manière ou d'une autre, cet homme, qui avait survécu aux prisons du tsar, aux exils, à trois révolutions, aux procès de Moscou, survivrait au coup inexprimablement lâche de Staline.

Mais le vieux avait plus de soixante ans. Il avait eu une mauvaise santé durant plusieurs mois. A 7 h. 25 de l'après-midi, le 21 août, il entra dans la crise finale. Les docteurs travaillèrent pendant vingt minutes, utilisant toutes les méthodes scientifiques dont ils pouvaient disposer, mais même l'adrénaline ne put ranimer le grand cœur et le grand cerveau que Staline avait détruits avec un pic.

CE QUI SE PASSA DANS LE BUREAU

Le 17 août, Jacson montra à Trotsky un projet d'article qu'il avait l'intention d'écrire sur la récente discussion dans la IV^e Internationale au sujet de la question russe. Trotsky invita Jacson à venir dans son bureau pendant qu'il lisait le projet. C'était la première fois que Jacson se trouvait seul avec Trotsky. Pour Jacson, cela signifiait que la situation était mûre. C'était une répétition générale de ce que le Guépéou lui avait ordonné de faire.

Trotsky fit quelques suggestions à l'auteur, mais dit à Natalia que le projet montrait de la confusion et n'avait pas d'intérêt particulier.

Le 20 août, Jacson vint à la maison avec l'article terminé. Sous le titre « Le troisième camp et le front populaire », l'article traitait ostensiblement de la théorie de Burnham-Schachtman du « troisième camp » dans la guerre mondiale. L'idée de cet article, une comparaison de la base de classe du « troisième camp » avec celle du Front populaire français, n'était point de Jacson lui-même, mais avait été exprimée pour la première fois à ma connaissance par Otto Schuessler, l'un des secrétaires de Trotsky. Jacson nota l'idée dans une conversation avec les gardes, et écrivit une sorte d'article dans le seul but que Trotsky s'assevât à son bureau, dans une position sans défense, pendant qu'il frapperait de son pic par derrière.

Apparemment le plan de Jacson était de tuer Trotsky d'un seul coup, silencieusement, et de quitter la maison comme il était venu, sans éveiller l'attention — avec son revolver bien en main dans la poche, au cas où il serait nécessaire de se frayer la voie à coups de feu. Il avait sur lui une forte somme d'argent — 890 dollars — ce qui indique qu'il espérait s'échapper. Par ailleurs, il avait une lettre d'« aveux », visiblement dictée par le Guépéou, placée sur lui pour être découverte par la police, dans le cas où il aurait été abattu par les gardes. Il pensait, soit s'enfuir, soit être tué.

Jacson rencontra Trotsky près des cages à lapins, lui dit qu'il avait apporté l'article terminé, que lui et Sylvia quittaient pour New-York le jour suivant. Trotsky répondit avec son habituelle cordialité, mais continua à placer de l'alfalfa sec dans les cages.

Apercevant Natalia sur le balcon, entre la cuisine et la salle à manger, Jacson laissa Trotsky. Il portait son chapeau, tenant toujours son imperméable serré contre lui, en avançant pour saluer Natalia.

Il sembla nerveux et absent à Natalia. Il lui demanda un verre d'eau, prétendant qu'il avait très soif. Natalia lui offrit du thé, comme Trotsky et elle venaient de prendre le leur et qu'il en restait un peu dans la théière. Jacson refusa cependant, disant qu'il venait de manger peu de temps auparavant : « J'ai encore le repas dans la gorge. »

Après avoir bu le verre d'eau, il retourna avec Natalia auprès de Trotsky et des cabanes à lapins. « Tu sais que Jacson et Sylvia retour-